



HAL
open science

La notion de lacune lexicale en latin

Antonio María Martín Rodríguez

► **To cite this version:**

Antonio María Martín Rodríguez. La notion de lacune lexicale en latin. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2023, 23. hal-04027862

HAL Id: hal-04027862

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04027862>

Submitted on 14 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

La notion de lacune lexicale en latin

Antonio M^a MARTÍN RODRÍGUEZ
(Universidad de Las Palmas de Gran Canaria)
amartin@dfe.ulpgc.es

1. LE CONCEPT DE LACUNE LEXICALE¹

Dans les premières pages de son étude sur *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes* (1931), Jost TRIER, employant une métaphore ingénieuse mais inexacte, comparait la structure lexicale d'une langue à un tapis de signes sans lacunes, un « *lückenloser Zeichenmantel* »².

Cette image, qui rend compte de l'état d'euphorie que l'éclosion des méthodes structurales avait apporté aux études sur le lexique, a été bientôt réfutée par l'application des critères de TRIER à l'analyse systématique des champs sémantiques par ses propres disciples.

Il semblait, en effet, évident que, dans certaines positions du système, il y avait des lacunes.

L'existence de *cases vides*, une expression qu'Antoine MEILLET, très probablement, a été le premier à mettre en circulation³, et que l'école de Prague a popularisée ensuite⁴, semblait d'autre part évidente dans l'organisation phonologique de certaines langues.

Dans le consonantisme latin, par exemple (tableau de la figure 1), l'opposition entre les traits « sonorité » et « absence de sonorité » permet de distinguer deux séries corrélatives de consonnes bilabiales, dentales, vélaires et labio-vélaires, mais il n'y a pas de labio-dentale sonore qui s'oppose à la labiodentale sourde /f/.

¹ Une première version de cet article fut présentée sous forme de conférence au Centre Alfred Ernout (Université de Paris IV-Sorbonne) le 15 mars 2008. Une partie des idées et des exemples qui y sont développés furent ébauchés dans A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2005). Je voudrais remercier Richard Clouet pour sa révision soignée du texte.

² J. TRIER (1931 : 2).

³ A. MEILLET (1925 : 99).

⁴ H. GECKELER (1974 : 32).

Figure 1
Le consonantisme latin

	Sonorité	absence de sonorité
Bilabiales	/b	/
Dentales	/d	/
Vélaires	/g	/
Labio-vélaires	/g ^w	/
Labio-dentales		/

Si l'on admet le principe d'isofonctionnalité, il semble théoriquement justifiable d'extrapoler le concept de case vide du domaine de la phonologie à ceux de la grammaire et du lexique ; seulement, dans ce dernier cas, on emploie de préférence le mot *lacune*. Dans le domaine de la grammaire, par exemple⁵, le *uerbum dandi* en anglais admet une triple diathèse (figure 2), selon que le sujet grammatical est le donateur, la chose donnée ou celui qui reçoit le don. En français, en espagnol et en latin⁶, en revanche, la troisième possibilité semble interdite.

Figure 2
Absence du passif indirect en français, en espagnol et en latin

	Actif	Passif	Passif indirect
Anglais	Peter gives John a book	A book is given to John (by Peter)	John is given a book (by Peter)
Français	Pierre donne un livre à Jean	Un livre est donné à Jean (par Pierre)	*Jean est donné un livre (par Pierre)

⁵ En ce qui concerne le lexique, nous offrirons quelques exemples dans les pages qui suivent.

⁶ La donation en latin peut être envisagée, en revanche, du point de vue du donataire avec *donare* : *miles (a duce) corona donatur*. Mais *miles (a duce) corona donatur* n'est pas la contrepartie diathétique de *dux militi coronam donat* - qui est plutôt *corona militi (a duce) donatur* -, mais *dux militem corona donat* ; cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (1995) et (1996).

Espagnol	Pedro da un libro a Juan	Un libro es dado a Juan (por Pedro)	*Juan es dado un libro (por Pedro)
Latin	Marcus Tito librum dat	Liber (a Marco) Tito datur	*Titus librum (a Marco) datur

Les caractéristiques d'une lacune lexicale devraient donc être semblables à celles qu'on attribue aux cases vides de la phonologie. Il s'agirait d'un espace non occupé dans le sein d'une corrélation, d'une combinaison de traits distinctifs non réalisée en tant qu'unité fonctionnelle dans une langue donnée, d'un espace, finalement, bien déterminé par le système, mais qui ne trouve pas de réalisation dans la norme⁷.

Mais la non-réalisation au niveau de la norme d'une unité virtuelle possible sur le plan du système ne constitue pas encore une lacune, car le contenu du lexème *lacune* semble marqué par un élément « négatif », ou, plus exactement, « privatif » ; c'est-à-dire que l'on perçoit une absence là où l'on s'attendrait à une présence, tout comme s'il manquait quelque chose dans un « horizon d'attente »⁸.

On a essayé, cependant, de préciser les différences qui opposeraient les lacunes phonologiques et les lacunes lexicales.

Pour Rudolph ZIMMER, par exemple, les lacunes phonologiques ne dérangent pas les usagers de la langue, qui ne sont même pas conscients de leur existence. Pour eux, il manquerait donc le trait négatif ou privatif que devrait avoir une lacune. Donc, selon lui, les lacunes existent seulement au niveau des unités dotées d'une forme vocale et d'un sens, mais pas au niveau des unités simplement distinctives⁹.

Werner MARXGUT, au contraire, soutient que seules les lacunes phonologiques sont vraiment des lacunes, bien que les usagers de la langue n'en soient pas conscients ; les lacunes lexicales, pour lui, sont simplement des lacunes formelles, qui peuvent être comblées par des moyens syntagmatiques ou avec des mots génériques¹⁰. Il faut dire, pourtant, que le fait qu'une lacune puisse être comblée par des moyens supplémentaires ne veut pas dire nécessairement que la lacune n'existe pas, mais simplement qu'elle peut être comblée : si quelqu'un n'ayant pas de parents transfère son affection filiale sur, disons, un

⁷H. GECKELER (2000 : 66-67).

⁸H. GECKELER (1974 : 31) et (2000 : 66).

⁹R. ZIMMER (1977 : 2).

¹⁰W. MARXGUT (1991 : 307).

oncle, cela ne signifie pas qu'il ait malgré tout un père, mais plutôt qu'il a réussi à suppléer son absence par d'autres moyens.

2. LA TYPOLOGIE DES LACUNES

S'il est vrai que la question des lacunes avait été abordée auparavant d'une manière épisodique ou partielle par d'autres érudits, à l'instar de Jules MAROUZEAU¹¹ ou Roland PONCELET¹², l'effort le plus systématique pour en offrir une typologie est l'oeuvre de Horst GECKELER, dans le cadre théorique de la sémantique structurale d'orientation cosérienne¹³. Adrienne LEHRER avait aussi avancé en 1970 une ébauche typologique très intéressante qui tient compte des lacunes morphématiques, paradigmatiques, dérivationnelles et lexicales.

2.1 Lacunes interlinguales et lacunes intralinguales

Horst GECKELER oppose d'abord les lacunes interlinguales aux lacunes intralinguales.

2.1.1 Lacunes interlinguales

L'étude des lacunes interlinguales¹⁴ est l'affaire de la linguistique comparée synchronique, la stylistique comparée et la linguistique contrastive.

On décèle surtout cette sorte de lacunes dans la pratique de la traduction, quand on découvre qu'un mot de la langue source n'a pas d'équivalent précis dans la langue cible au même niveau de la structuration linguistique et doit se traduire par une périphrase.

Lorsqu'un lecteur espagnol, par exemple, essaie de traduire le vers ovidien :

Ov. met. 6, 635 :
scelus est pietas in coniuge Tereo.

il éprouve beaucoup de difficultés à traduire le mot *pietas*, l'espagnol n'ayant pas de mot exprimant de manière générique le comportement adéquat envers les membres de sa propre famille. Il existe, par

¹¹J. MAROUZEAU (1963: 198-212).

¹²R. PONCELET (1957 : 137-236).

¹³Cf. surtout H. GECKELER (1974), (1985) et (2000).

¹⁴H. GECKELER (1974 : 34-36) et (2000 : 68-69). Cf. aussi O. DUCHÁČEK (1968).

exemple (figure 3), le terme *compañerismo*, qui exprime le comportement attendu entre compagnons ; *camaradería*, pour les rapports normaux entre camarades; et, naturellement, *amistad*, pour les rapports entre amis ; mais il n’y a pas de *familismo* ou *familiedad*¹⁵.

Figure 3
L’absence en espagnol d’un mot qui exprime les rapports usuels entre les membres d’une même famille

comportement propre entre			
compagnons	camarades	amis	membres d’une famille
<i>compañerismo</i>	<i>camaradería</i>	<i>amistad</i>	

Inversement (figure 4), un espagnol, un anglais ou un italien habitués à exprimer le besoin de quelque chose au moyen de verbes transitifs dont le sujet est celui qui éprouve ledit besoin (*Necesito, I need, bisogno*), ont sans doute des difficultés pour faire de même en français, où l’on devrait employer *j’ai besoin* ou *il me faut*, ou en latin, où il faudrait aussi avoir recours à des périphrases, comme *necesse habeo*, ou bien se contenter d’expressions impersonnelles, telles que *opus est mihi* ; et cela malgré l’existence en latin de verbes de la même sphère sémantique nullement affectés par cette sorte de contrainte : *desidero, cupio...*¹⁶.

Figure 4
L’expression du besoin de quelque chose

espagnol	italien	anglais	latin	français
<i>necesito</i>	<i>bisogno</i>	<i>I need</i>	<i>necesse habeo</i> <i>opus est mihi</i>	<i>J’ai besoin de</i> <i>il me faut</i>

¹⁵ Il est vrai qu’il existe *familiaridad*, mais ce mot désigne les rapports à l’autre comme membre de la famille, plutôt que les rapports d’affection et de tendresse réciproques entre les membres d’une même famille.

¹⁶ Les lacunes interlinguales peuvent affecter parfois même un mécanisme complet de création de mots, possible dans une langue donnée, mais inusuel dans une autre ; L. LIPKA (1968), par exemple, a remarqué l’absence en français d’un type de composé équivalant à all. *kugelsicher* ou *wasserdicht*.

La comparaison entre les langues permet donc de découvrir l'existence de lacunes¹⁷, mais parler de lacunes interlinguales semble, en quelque sorte, contradictoire ; si la lacune lexicale est définie comme l'absence d'un élément à un endroit de la structure sémantique d'une langue où on devrait le trouver, il semble évident que les lacunes ne peuvent être, au sens le plus strict, qu'intralinguales, étant donné qu'une structure ne peut se montrer que dans un même système linguistique¹⁸, c'est-à-dire, dans une langue fonctionnelle, en d'autres termes, une technique de discours syntopique, symphasique et synstratique, d'après la formulation avancée par Eugenio COSERIU¹⁹.

2.1.2 Lacunes intralinguales

Si nous passons maintenant aux lacunes intralinguales, il faut faire une première distinction entre les lacunes syntagmatiques et les lacunes paradigmatiques²⁰.

2.1.2.1 Lacunes syntagmatiques

Les *lacunes syntagmatiques*, que Horst GECKELER appelle aussi *blocages*, se produisent quand les usagers d'une langue n'admettent pas dans des contextes déterminés sur l'axe syntagmatique des éléments linguistiques documentés dans d'autres contextes. Pensons, par exemple, aux difficultés qu'on éprouve dans la langue parlée pour employer des expressions telles que *dors-je?*, et aux restrictions d'emploi du pronom indéfini du latin dans quelques contextes ; on peut dire, en effet, *aliquid deest*, ou *desidero aliquid*, mais nous ne trouvons pas **caret aliquo*, mais plutôt *caret aliqua re*.

2.1.2.2 Lacunes paradigmatiques

Quant aux *lacunes paradigmatiques*, elles correspondent aux cases vides qui se trouvent sur l'axe paradigmatique d'une langue²¹. Les lacunes paradigmatiques se découvrent sur le plan de la norme, qui inclut tout ce qui est fixé traditionnellement dans la technique du discours, qu'il soit fonctionnel ou non, mais elles sont déterminées par

¹⁷ Dans le sens de montrer ce qu'une langue doit nécessairement exprimer mais dont le besoin de formalisation n'est pas ressenti par d'autres, d'après la formulation célèbre de R. JAKOBSON, remarque pour laquelle je remercie Ch. TOURATIER.

¹⁸ R. ZIMMER (1977 : 1). Pour une vision moins restrictive, cf. B. PEETERS (1985).

¹⁹ Cf. par exemple E. COSERIU (1986 : 308).

²⁰ H. GECKELER (1974 : 36), (1985 : 248-249) et (2000 : 69-70).

²¹ H. GECKELER (2000 : 69). Cf. R. ZIMMER (1977 : 3).

les coordonnées du système, c'est-à-dire l'ensemble des possibilités de réalisation qui comprend tout ce qui peut être réalisé virtuellement d'après les règles fonctionnelles de la langue²².

Pensons, par exemple, au domaine de la grammaire, aux verbes défectifs, et, plus concrètement, aux difficultés d'emploi de l'imparfait de *frīre*, surmontées par le recours à la périphrase *il faisait frīre*.

En latin, l'opposition aspectuelle *infectum* / *perfectum* semble essentielle dans la structure du paradigme verbal, mais elle ne se trouve pas développée intégralement dans la conjugaison de tous les verbes : *ferio*, par exemple, n'a pas de *perfectum* propre, et on doit employer à sa place celui de *percutio* ; inversement, *coepi* manque en latin classique de formes d'*infectum*, sans qu'il semble y avoir de contrainte sémantique, puisque les autres verbes du champ sémantique de « commencer » peuvent être construits sans aucune restriction avec des formes d'*infectum* : *incipio*, *exordior*, *ineo...* ; et on trouve même *coepio* en latin archaïque²³.

De même, il ne semble pas qu'il y ait une restriction sémantique qui explique l'absence en latin du participe passé de *sum*, dont la plausibilité sémantique est corroborée par son existence dans les langues romanes. Une justification sémantique, en revanche, rend compte de l'inexistence d'un paradigme passif pour les verbes intransitifs. Quant aux verbes déponents, leur défectivité du point de vue de la diathèse est peut-être justifiée dans une analyse diachronique, mais semble une simple restriction normative dans la synchronie du latin classique²⁴.

Dans la dérivation nominale, on souligne parfois l'impossibilité en espagnol (figure 5) de former des diminutifs avec le suffixe *-illo* quand la base nominale finit par un phonème latéral : on peut dire *perrillo*, *librillo*, *gatillo*, mais on n'emploie pas habituellement **pollillo* ou **gallillo*, phénomène, en tout cas, que l'on pourrait aussi interpréter comme blocage²⁵.

Figure 5

Lacunes dans la suffixation diminutive avec *-illo* en espagnol

perro (<i>chien</i>)	libro (<i>livre</i>)	gato (<i>chat</i>)	pollo (<i>poulet</i>)	gallo (<i>coq</i>)
<i>perrillo</i>	<i>librillo</i>	<i>gatillo</i>		

²² H. GECKELER (1974: 37), (1985: 249-250) et (2000: 70-72).

²³ Plaut., *Men.* 960 : *Neque ego insanio neque pugnas neque ego litis coepio.*

²⁴ Pour ce qui concerne le flottement des verbes déponents au cours de la latinité il est essentiel de consulter l'étude classique de P. FLOBERT (1975).

²⁵ H. GECKELER (2000 : 71).

Dans ces cas, malgré tout, on remarquera que la lacune affecte seulement la possibilité d'employer le suffixe diminutif *-illo*, mais non la possibilité de génération de diminutifs à partir de *pollo* ou *gallo* ; on peut dire, en effet, *pollito* et *gallito*, avec un autre suffixe.

Dans le cas de *frire*, en revanche, on doit employer une périphrase, et il n'est pas possible de se maintenir à un même niveau de structuration lexématique.

Un cas semblable, en latin, est celui des superlatifs des adjectifs dont la base, après syncope de la voyelle qui devrait suivre la sonante, finit par *r-* ou *l-* ; dans ces cas, on n'emploie pas le suffixe usuel *-issimus* (*altus* : *altissimus*), mais l'allomorphe *-simus*, masqué ensuite par des phénomènes d'assimilation (*pauper* : *pauperrimus* ; *similis* : *simillimus*)²⁶. Semblablement, les adjectifs en *-ius* (*dubius*), *-uus* (*dubius*) ou *-eus* (*idoneus*) n'admettent pas aisément les suffixes du comparatif ou superlatif en *-ior*, *-issimus* (*idoneus* : *magis idoneus*, *maxime idoneus*)²⁷.

Sur un plan plus strictement lexématique, Horst GECKELER souligne, par exemple, l'absence en français de dénomination féminine pour certains métiers exercés autrefois habituellement par des hommes : *peintre, médecin, notaire, professeur...*²⁸. Le latin atteste aussi cette restriction normative qui bloque l'éclosion de termes spécifiquement féminins pour certains métiers exercés traditionnellement par des hommes. Cette difficulté à utiliser dans ces cas des formes analogiques féminines pose parfois des problèmes d'interprétation au niveau des textes. Quand le jeune protagoniste de *Menaechmi*, par exemple, harcelé par l'intérêt persistant de sa femme pour savoir où il va et d'où il vient, affirme :

Plaut., *Men.* 114-118 :

*Nam quotiens foras ire uolo, me retines, reuocas, rogitas quo
ego eam, quam rem agam, quid negoti geram,
quid petam, quid feram, quid foris egerim:*

²⁶ A. ERNOUT (1974 : 75) ; P. MONTEIL (1970 : 213), qui ajoute : « En latin classique, échappent à ce type *nobil-issimus, util-issimus*, qui ont subi l'influence du type le plus courant ». On trouve aussi le suffixe dans *maximus, pessimus* et *proximus*.

²⁷ P. MONTEIL (1970 : 211). Chez les auteurs archaïques, l'analogie rend compte de formes telles que *arduius, strenuius, egregissima...*, « formes qui devaient paraître barbares à une oreille délicate », selon A. ERNOUT (1974 : 78).

²⁸ H. GECKELER (1985 : 250) et (2000 : 72). L'espagnol, à cet égard, semble plus souple. Il est vrai qu'on ne dit pas normalement *médica* ou *notaria*, et que pas mal de femmes avocats préfèrent ne pas s'annoncer comme *abogada*, terme que les gens qui ne sont pas du métier emploient, en revanche, sans problème ; mais il est normal de dire *jueza, presidenta, catedrática, jefa...* En français, en tout cas, le féminin *doctoresse* est ancien et le féminin *professeure* se développe aujourd'hui de plus en plus. Nous remercions les réviseurs de la revue pour cette remarque.

*portitorem domum duxi, ita omnem mihi
rem necesse eloqui est, quidquid egi atque ago.*

« Je ne peux pas mettre un pied dehors que tu ne me retiennes, que tu ne me rappelles ; et ce sont des questions : 'Où vas-tu ? que fais-tu ? quelle affaire as-tu en train ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? Qu'est-ce que tu emportes ? Qu'est-ce que tu as fait dehors ?' C'est un douanier que j'ai épousé : il faut que je lui déclare tout ce que j'ai fait, tout ce que je fais, sans rien omettre » (A. Ernout, CUF, 1970)

on ne saurait dire au juste si Plaute emploie *portitorem* (« douanier ») tout simplement comme un terme générique pour désigner sans plus d'emphase un métier exercé habituellement par des hommes, ou bien s'il s'agit d'indiquer à la femme qu'elle est en train d'usurper le domaine spécifique de l'activité masculine, puisqu'elle oublie que, dans une société patriarcale, c'est l'homme qui contrôle les entrées et les sorties de sa femme, et non l'inverse.

Y a-t-il des lacunes au niveau de la parole ? On en parle souvent, mais il n'est pas aisé, d'un point de vue théorique, d'en valider l'existence²⁹ ; n'importe quel contenu, en effet, pour lequel la langue n'aurait pas formalisé une unité lexicale, peut être néanmoins exprimé par des moyens syntagmatiques. Ainsi, pour exprimer les âges de l'homme (en entendant par homme, dans ce cas, un être humain masculin), le latin a créé une gradation à trois termes, désignant respectivement : a) le degré initial de la condition d'homme (*puer*) ; b) son degré plein, exprimé par *adulescens* dans le latin préaugustéen, et par *iuuenis* à l'époque d'Auguste³⁰ ; et c) un degré déclinant (*senex*)³¹.

Or, les poètes comparent très fréquemment le cycle de la vie humaine et celui de la nature, avec ses quatre saisons. Cela fait qu'on imagine parfois un quatrième degré dans la vie des hommes, placé entre la plénitude et les premiers indices du déclin ; c'est-à-dire, la maturité ; mais, la langue latine n'ayant pas formalisé par un mot ce troisième degré entre la jeunesse et la vieillesse, les poètes, néanmoins, emploient des périphrases pour suppléer à ce manque. Voici, par exemple la comparaison explicite entre les quatre saisons et les âges de la vie chez Ovide :

Ov., *met.* 15, 199-213 :

Quid? non in species succedere quattuor annum

²⁹ Voici l'opinion de H. GECKELER : « ... *no existen lagunas en el habla... Las lagunas, si existen, existen en lo paradigmático* » (2000 : 69). Les lacunes, donc, n'existent pas sur le plan de la parole, mais sur celui de la langue.

³⁰ B. AXELSON (1948).

³¹ *Vir*, de son côté, est un terme générique à valeur double, puisqu'il oppose l'être humain masculin à la femme (*uir / mulier*), mais aussi l'être humain masculin adulte aux enfants (*uir / puer*). Dans ce sens polarisé, il recouvre le contenu sémantique de *iuuenis / adulescens* et de *senex*.

*adspicis, aetatis peragentem imitamina nostrae? Nam
 tener et lactens puerique simillimus aevo
 uere nouo est : tunc herba nitens et roboris expers
 turget et insolida est et spe delectat agrestes. Omnia
 tunc florent, florumque coloribus almus
 ludit ager, neque adhuc uirtus in frondibus ulla est.
 Transit in aestatem post uer robustior annus
 fitque ualens iuuenis ; neque enim robustior aetas
 ulla, nec uberior, nec quae magis ardeat, ulla est.
 Excipit autumnus posito feruore iuuentae
 maturus mitisque inter iuuenemque senemque
 temperie medius, sparsus quoque tempora canis.
 Inde senilis hiems tremulo uenit horrida passu
 aut spoliata suos, aut, quos habet, alba capillos*

« Eh quoi? Ne voyez-vous pas que l'année prend successivement quatre formes, qui ressemblent à celles de notre vie? C'est un petit enfant délicat, nourri de lait, quand paraît le printemps ; alors l'herbe nouvelle, encore faible et tendre, mais gonflée de sucs, réjouit les laboureurs dont elle est l'espoir. Alors tout fleurit ; des fleurs de toutes couleurs donnent un aspect riant à la terre nourricière et les feuilles sont encore sans force après le printemps, l'année plus robuste entre dans l'été ; elle devient un vigoureux jeune homme ; car il n'y a pas de saison plus vigoureuse, plus féconde et plus ardente. Vient ensuite l'automne, qui a perdu le feu de la jeunesse ; ayant mûri, s'étant adouci et tempéré, il tient le milieu entre le jeune homme et le vieillard ; déjà ses tempes sont parsemées de cheveux gris. Enfin arrive d'un pas tremblant, tel un vieillard, l'affreux hiver, la tête dégarnie de cheveux ou couronnée, s'il lui en reste, de cheveux blancs. » (G. Lafaye 1972)

L'année au printemps (*uere nouo*) est tout à fait semblable à l'âge du petit garçon (*pueri simillimus aevo*) ; la transition vers l'été après le printemps (*transit in aestatem post uer*) suppose pour l'année la conversion en un jeune homme (*annus fitque ualens iuuenis*) ; à l'été succède l'automne, qu'on qualifie de *maturus*, une fois que l'ardeur de l'été, comparable à celle de la jeunesse, est passée (*posito feruore iuuentae*), et vient, enfin, l'hiver, qui marche tremblant, tout comme la vieillesse (*Inde senilis hiems tremulo uenit horrida passu*). Mais, ne trouvant pas de mot pour un degré d'âge entre le *iuuenis* et le *senex*, il se sert de la périphrase *inter iuuenemque senemque... medius*.

2.1.3 Lacunes perceptibles par l'usager d'une langue et lacunes décelables par le linguiste

Une nouvelle distinction oppose, selon Horst GECKELER, les lacunes perceptibles par l'usager d'une langue aux lacunes décelables par le linguiste³². Ainsi, (figure 6) n'importe quel usager de la langue

³² H. GECKELER (1974: 37-39), (1985 : 250-251) et (2000 : 72-79).

française se rend compte de la difficulté à trouver un antonyme pour *tardif*, puisqu'il n'y a pas un **tôtif* dérivé de *tôt* comme *tardif* de *tard*³³.

Figure 6
Tard et tôt, et leur dérivation adjectivale

tard	tôt
<i>tardif</i>	

Il faut faire, en tout cas, une distinction entre l'impossibilité d'exprimer par un mot univoque une case du système parfaitement délimitée, comme c'est le cas du non-existant **tôtif*, et ce qu'on appelle *lacunes dérivationnelles*. Un usager du latin classique, par exemple, se heurterait sans doute à des difficultés pour exprimer au moyen d'un adjectif le contenu lexical correspondant au substantif *uirtus*, seulement dans le cas où il s'obstinerait à chercher un adjectif étymologiquement apparenté ; mais il pourrait tout simplement utiliser les adjectifs *fortis* ou *strenuus*, qui occupent la place où l'on attendrait *uirtuosus*, non attesté en latin classique. *Strenuus*, à son tour, n'a pas de substantif étymologiquement apparenté, et c'est précisément *uirtus* qui en occupe la place³⁴.

Or, tandis que l'usager découvre et enregistre ces lacunes accidentellement, le linguiste doit essayer de détecter et analyser systématiquement les lacunes d'une langue, au moyen des méthodes linguistiques les plus convenables. Les deux domaines privilégiés pour essayer d'appliquer cette analyse systématique sont celui de la dérivation et celui des structures lexématiques primaires, et notamment les champs sémantiques. En rapport avec ces derniers se trouvent les lacunes dans des séries corrélatives correspondant à ce qu'A. LEHRER (1970) a appelé *matrix gaps*. Il est aussi intéressant de souligner l'analyse des lacunes dans l'antonymie, ébauchée brièvement par Horst GECKELER (1983).

Nous nous proposons maintenant de passer à l'énonciation de quelques lignes possibles pour la recherche.

3. QUELQUES LIGNES POUR LA RECHERCHE

3.1 Lacunes dérivationnelles

En ce qui concerne les lacunes dérivationnelles, qu'on pourrait

³³ H. GECKELER (2000: 72-73). Pour les raisons socio-culturelles qui pourraient être à la base de cette lacune, cf. R. DE DARDEL (1977 : 66).

³⁴ Pour ce cas de supplétisme, cf. J. HELLEGOUARC'H (1998 : 376).

définir comme lacunes dans l'organisation catégorémique du lexique, dans le cas du latin, qui constitue un corpus relativement fermé de textes, le premier niveau de l'analyse, la compilation des formes effectivement réalisées, est une besogne relativement facile.

On pourrait s'attendre *a priori* à ce que n'importe quel contenu lexical puisse être actualisé sous la forme de chacune des quatre parties du discours correspondant au lexique : le substantif, l'adjectif, le verbe et l'adverbe. C'est, en fait, ce qui arrive en latin dans les séries que nous présentons dans la figure 7.

Figure 7

ADJECTIF	SUBSTANTIF	VERBE	ADVERBE
<i>fortis</i>	<i>fortitudo</i>	<i>fortesco</i>	<i>fortiter</i>
<i>largus</i>	<i>largitas</i>	<i>largior</i>	<i>largiter</i>
<i>longus</i>	<i>longitudo</i>	<i>longio</i>	<i>longiter</i>
<i>sapiens</i>	<i>sapientia</i>	<i>sapio</i>	<i>sapienter</i>
<i>efficax</i>	<i>efficacia</i> <i>efficientia</i> <i>efficacitas</i>	<i>efficio</i>	<i>efficaciter</i>

Mais il y a aussi des séries imparfaites, dont nous présentons des exemples dans la figure 8.

Figure 8

ADJECTIF	SUBSTANTIF	VERBE	ADVERBE
<i>prauus</i>	<i>prauitas</i>		<i>pra</i>
<i>ruber</i>	<i>rubor</i>	<i>rubeo</i>	
<i>tolutarius</i>		<i>tollo (?)</i>	<i>tolutim</i>
<i>uirginalis</i>	<i>uirgo</i>		
<i>Latinus</i>	<i>latinitas</i>		<i>Latine</i>

Dans certains cas, la série n'a pas développé de verbe. Le latin classique, par exemple, ne connaît pas un verbe **prauare*, mais il n'y a pas d'incompatibilité sémantique qui empêche la verbalisation, puisque à la place où l'on attendrait **prauare* on trouve, en fait, un composé qui présuppose celui-ci (*deprauare*). Mais celui-ci, en tout cas, actualise une valeur causative ; il reste donc une lacune pour l'expression d'une valeur stative (être *prauus*).

Ceci nous amène au cas de *uirgo*. Le latin classique n'atteste pas non plus une verbalisation à partir du substantif, mais Tertullien a forgé le verbe *uirginari*, dans le sens de « se comporter comme une vierge », proche d'une valeur stative. Il n'y a pas de trace, en revanche, d'un adverbe tiré de cette racine, dans le sens, par exemple, de « à la manière d'une vierge », sans qu'il y ait, pour cela, des contraintes sémantiques (cf. esp. *virginalmente*).

Par contre, l'absence d'un adverbe tiré de *ruber* semble motivée sémantiquement.

Dans la série, enfin, de *Latinus*, il ne semble pas y avoir de verbalisation ; on pourrait s'attendre à un verbe signifiant « parler latin » ou « se comporter comme un latin », mais le verbe n'a point été actualisé. Il existe, en revanche, le verbe *graecari*, dans le sens de « se comporter comme un grec ». Curieusement, les langues romanes (et d'autres langues modernes) ont aussi cette même lacune pour exprimer le fait de parler une langue déterminée (on doit employer des périphrases : *parler français*), à laquelle elles ont ajouté l'impossibilité d'actualiser ce même contenu catégorisé sous la forme d'un adverbe (*Latine*, en français, doit être traduit par un syntagme, « en latin »).

L'absence de substantif dans la série est plus rare, mais on peut en donner aussi quelques exemples. Ainsi, à partir de *tolutim* (« au trot »), adverbe bâti peut-être sur *tollo*³⁵, on a créé l'adjectif *tolutarius*, mais non un substantif apparenté, dans le sens de « trot ».

L'étude systématique de ces lacunes comprendrait naturellement l'analyse de la productivité de chacun des procédés de transposition catégorématiques capables de transformer, par exemple, un substantif en verbe ou adjectif, un verbe en substantif ou en adjectif, un adjectif en substantif, en verbe ou en adverbe... Il s'agit donc d'évaluer le degré de productivité de la structure lexicale secondaire que COSERIU appelle « développement »³⁶, qui équivaut à la dérivation hétérogène. Dans le cas du latin, on pourrait étudier systématiquement, au sein d'une langue fonctionnelle, le manque d'un terme dans des chaînes du type que nous présentons dans la figure 9, dans laquelle on se rend compte des absences de **rubritudo* ou **breuitudo*, malgré l'existence de, par exemple, *albitudo* et *longitudo*³⁷.

Figure 9: "Développement" avec *-tudo*

<i>Fortis</i>	<i>altus</i>	<i>magnus</i>	<i>solus</i>	<i>albus</i>	<i>longus</i>	<i>brevis</i>	<i>ruber</i>
---------------	--------------	---------------	--------------	--------------	---------------	---------------	--------------

³⁵ Selon la conjecture de A. ERNOUT et A. MEILLET (1985 : s. u. *tolutim*) : « Peut-être apparenté à *tollo*, le sens premier étant 'en levant le pied'. »

³⁶ Cf., par exemple, E. COSERIU (1981 : 138-140).

³⁷ Pour les particularités des mots en *-tudo* on peut consulter H. QUELLET (1991) ou M. T. SBLENDORIO CUGUSI (1991).

<i>Fortitudo</i>	<i>altitudo</i>	<i>magnitudo</i>	<i>solitudo</i>	<i>albitudo</i>	<i>longitudo</i>		
------------------	-----------------	------------------	-----------------	-----------------	------------------	--	--

Le premier niveau de l'analyse consisterait tout simplement à recenser les adjectifs qui attestent ce développement et ceux qui, appartenant aux mêmes sphères significatives ou aux mêmes classes morphologiques, présentent cette lacune dérivationnelle³⁸.

Deuxièmement, on pourrait analyser quelles sont les lacunes qui sont motivées sémantiquement, c'est-à-dire qu'après un critère formel, on emploie un critère sémantique, basé sur le degré de compatibilité entre la base et le suffixe. S'il existe une incompatibilité, la lacune sera seulement une lacune dérivationnelle, mais non une lacune au sens le plus strict du terme, car il n'y a de lacunes que si l'on attend une présence là où l'on trouve une absence.

C'est ce que Horst GECKELER appelle les lacunes « conditionnées », que ce soit par une incompatibilité entre la signification catégorématique et la signification lexématique (ce qui explique, par exemple, l'inexistence de *rougement), ou bien entre la signification grammaticale et la signification lexématique (ce qui explique, par exemple, les difficultés d'emploi de *pouvoir* à l'impératif)³⁹.

Or, quand il n'y a pas d'incompatibilité sémantique, il se peut que la lacune formelle se soit comblée avec un suffixe différent. Ainsi, on ne trouve pas en latin classique **breuitudo*, mais, à sa place, est attesté, chez Cicéron, *breuitas*. Il faudrait donc analyser s'il existe une différence sémantique entre les suffixes dénominatifs qui opèrent la transformation en substantifs d'une classe d'adjectifs de la même sphère sémantique ; c'est-à-dire, si le signifié de *breuitas* n'est pas différent de celui qui aurait caractérisé **breuitudo*⁴⁰, l'absence de

³⁸ J.-P. BRACHET (2003 : 266-267), par exemple, analyse la dérivation des adjectifs en *-ax*, *-ix*, *-ox* et *-plex*, en ce qui concerne la création d'adverbes en *-iter* et abstraits en *-tas*. Des 21 adjectifs considérés, seuls *dicax*, *capax*, *rapax* et *uiuax* n'attestent pas des adverbes en *-iter*, et seul *ferax* n'a pas généré un abstrait en *-tas*. On retrouve parfois, en effet, une espèce de *solidarité* dérivative commune à quelques classes morphologiques d'adjectifs : les adjectifs de deuxième classe qui ont conservé leur flexion consonantique originelle et qui ont donc échappé à l'intégration dans le groupe des thèmes en *i*, fort curieusement, n'ont pas développé non plus des adverbes en *-iter*. Cf. J.-P. BRACHET (2003: 262-263).

³⁹ H. GECKELER (1974 : 41).

⁴⁰ La proximité significative des deux suffixes semble évidente dans ce texte cicéronien : Cic., *nat. deor.* 1, 95 : *Sed clamare non desinitis retinendum hoc esse, deus ut beatus immortalisque sit. Quid autem obstat quo minus sit beatus si non sit bipes, aut ista siue beatitas siue beatitudo dicendast (utrumque omnino durum, sed usu mollienda nobis uerba sunt)*... Placé dans la nécessité d'employer un substantif abstrait correspondant à *beatus*, inusité, à ce qu'il paraît, dans le latin de son temps, Cicéron hésite entre *beatitas* et *beatitudo* ; les deux mots lui semblent durs, mais on dirait qu'il les considère comme des synonymes virtuels. *Beatitas* semble, en tout cas, une création cicéronienne, employée ensuite par Apulée, Macrobe, Martianus Capella et Venantius Fortunatus ; *beatitudo*, plus fréquent, est usité aussi surtout par les écrivains chrétiens.

celui-ci en latin classique impliquerait seulement une lacune formelle dans la capacité du suffixe *-tudo* pour générer des développements dé-adjectivaux, mais non une lacune sur le plan du contenu, puisque la présumable case vide est, en réalité, remplie par *breuitas*.

D'autre part, il est possible de combiner l'analyse synchronique et diachronique, en étudiant l'évolution historique d'un sub-système lexical où l'on a détecté l'existence d'une lacune. Cela permettrait, peut-être, d'avancer aussi des hypothèses raisonnées sur l'orientation du sub-système.

Nous avons parlé jusqu'à présent de la structure lexématique secondaire qu'Eugenio COSERIU a dénommée « développement », mais il est aussi possible de faire le point sur la « modification »⁴¹, qui correspond à la dérivation homogène de la grammaire traditionnelle.

Sur le plan du substantif, par exemple, la modification rend compte des diminutifs (*homunculus* par rapport à *homo*) ou des augmentatifs ; sur le plan de l'adjectif, notons les exemples d'adjectifs modifiés, comme *parulus* par rapport à *paruus*, ou *subrufus* par rapport à *rufus* ; sur le plan de l'adverbe, *perbene* est un modifié de *bene*, et *tardiuscule* de *tardius*, modifié à son tour de *tarde* ; sur le plan, enfin, du verbe, la modification rend compte, par exemple, des verbes composés à préverbe (*subripio* par rapport à *rapio*) ou à suffixe (*pollicitor* par rapport à *polliceor*). Dans tous ces cas, à la différence de ce qui arrive dans les développements, la modification ne suppose pas un changement de catégorie par rapport à la base lexicale : s'il s'agit, par exemple, d'un substantif, le modifié est aussi un substantif.

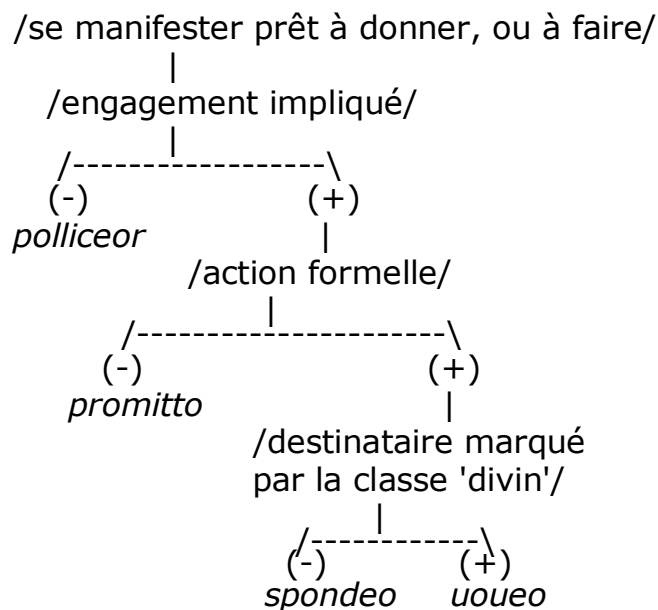
Il s'agirait d'analyser, par exemple, la productivité de certains préfixes ou suffixes, et les raisons qui rendent compte du fait que certaines modifications ne soient pas arrivées à se matérialiser, que ce soit par des contraintes sémantiques ou d'une manière immotivée ; dans ce cas, il s'agirait de véritables lacunes au sens le plus strict du terme.

Dans le domaine du verbe, dans lequel cette sorte d'analyse peut bénéficier des travaux exhaustifs de Benjamín GARCIA-HERNANDEZ sur les préverbes et les suffixes verbaux du latin⁴², les verbes qui expriment la manifestation de la disposition à faire ou à donner quelque chose⁴³, dont nous formalisons la structure sémantique dans la figure 10, offrent un bel exemple de la première de ces deux possibilités.

⁴¹ Cf. par exemple, E. COSERIU (1981 : 137).

⁴² Cf. surtout B. GARCÍA-HERNÁNDEZ (1980).

⁴³ Cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (1996 a) et (1999 : 260-286).

Figure 10. Les *uerba promittendi* en latin

Les quatre unités principales de cette micro-structure sémantique indiquent, respectivement, la simple manifestation de la volonté de donner (*polliceor*), l'engagement de donner (*promitto*), l'engagement formel de donner (*spondeo*) et l'engagement formel de donner à la divinité (*uoueo*). En tant qu'unités secondaires du micro-champ fonctionnent en plus *pollicitor*, une formation suffixale ré-itérative⁴⁴ bâtie sur *polliceor*, attestée en latin archaïque et postclassique⁴⁵, et *despondeo* et *deuoueo*, des formations préverbiales intensives développées à partir de *spondeo*⁴⁶ et *uoueo*⁴⁷.

⁴⁴ Nous admettons la distinction que propose B. GARCÍA-HERNÁNDEZ (1980 : 106-109) entre itération (répétition simple d'une action : *iterum facere*) et ré-itération (répétition multiple, insistente et immédiate : *crebro, iterum atque iterum facere*).

⁴⁵ P. FLOBERT (1975: 64). Le contenu ré-itératif de *pollicitor* est très clair chez Térence: *ego te compluris... mensis tuli / pollicitantem et nil ferentem...* (Ter., *Phorm.* 520-521).

⁴⁶ En latin archaïque et classique (des origines à Tite-Live), *despondeo* s'emploie surtout pour l'engagement solennel préalable au mariage (59 occurrences, sur un total de 81:72,8%). Dans les contextes juridiques, il semble que *despondeo* et sa base lexicale *spondeo* puissent être employés respectivement par les deux partenaires du contrat verbal (ME : ... *Despondes filiam ? ... / EV : ... Spondeo...*, Plaut., *Aul.* 255-256). Selon Donat (*Ad Ter. Andr.* 102 et *Ad.* 735), *spondet* est l'action du père de la fiancée, et c'est le fiancé (ou son tuteur) qui *despondet*, mais les textes ne semblent pas toujours confirmer cette précision du grammairien. *Despondeo* se matérialise aussi parfois avec un sens désinent (« renoncer à, perdre », notamment, dans le corpus sur lequel nous avons travaillé, avec *animos* : 11 occurrences), sens qui dans la langue juridique devient « renoncer contractuellement à » ; cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (1999 : 275-278).

On pourrait se demander d'abord pourquoi les trois autres verbes principaux, à la différence de *polliceor*, n'ont pas généré aussi de modifications ré-itératifs. Il faut rappeler qu'à la différence de ce qui arrive dans les langues romanes, l'opposition en latin entre « offrir » et « promettre » n'est pas équipollente, mais privative. En français, par exemple, si l'on offre, on n'est pas obligé de donner, si, après coup, on a changé d'avis ; en revanche, si on a promis, on doit nécessairement donner. En latin, *polliceor* dénote tout simplement une manifestation de la disposition à donner, avec indifférence de la notion d'engagement ; c'est pourquoi on peut le traduire tantôt par « offrir », tantôt par « promettre », selon le contexte. En face de *polliceor*, les trois autres verbes, *promitto*, *spondeo* et *uoueo*, sont marqués par le sème « engagement ». Or, l'engagement est un acte unique qui n'admet pas de volte-face. Donc il n'est nullement surprenant que les verbes marqués par ce sème n'aient pas développé de modifications ré-itératives. D'autre part, puisque *spondeo* et *uoueo*, par rapport à *promitto*, se sont spécialisés pour exprimer un compromis solennel et plein de formalités, il ne semble point bizarre qu'ils aient donné lieu à des modifications intensives, superflues dans le cas de *promitto* ; si l'on veut, en effet, actualiser une version intensive de *promitto*, on n'a qu'à employer *spondeo*.

Afin d'exemplifier les lacunes qui ne sont pas déterminées par des contraintes sémantiques, passons maintenant au micro-champ que forment les verbes désignant une action dative marquée par l'intérêt que ressent le sujet donateur envers l'objet donné ; c'est-à-dire, les verbes qui signifient « confier » ou « recommander » quelque chose à quelqu'un⁴⁸. Ils sont, dans un premier temps, au nombre de quatre ; d'une part, *mando* et *credo*, deux composés bâtis sur *do*⁴⁹ ; et de l'autre, *committo* et *permitto*, deux préverbés de *mitto* qui ont abandonné de bonne heure le champ sémantique de celui-ci pour s'intégrer dans celui de la donation.

Il faut souligner, d'abord, l'affinité de cette micro-structure sémantique avec la notion d'intensité : premièrement, *committo* et

⁴⁷ *Deuoueo* a concrétisé encore plus la limitation classématique propre à sa base lexicale: si *uoueo* est « promettre aux dieux », *deuoueo* est normalement « vouer aux dieux infernaux », spécialisation dans laquelle le rôle de la valeur directionnelle du préverbe *de-* a été peut-être important. La valeur de langue de *deuoueo* est très bien expliquée par A. ERNOUT et A. MEILLET : « Vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif, vouer aux dieux infernaux...) » (1985 : 753 s. u. *uoueo*).

⁴⁸ A. MARTÍN RODRÍGUEZ (1999 : 175-202).

⁴⁹ Au moins, pour la conscience linguistique des grammairiens anciens : *mando quasi in manum do...* (Eutyech., *GLK*. V 473,18) ; *credo... a certum do... ut quidam putant* (Id., *GLK*. V 444,1). Pour l'étymologie et les correspondances indo-européennes de *credo*, cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (1999 : 193-194) ; pour le cas de *mando*, cf. *ibid.* p. 177.

permitto étaient étymologiquement des préverbes intensifs de *mitto*⁵⁰, qui se sont dégagés ensuite du champ de celui-ci pour fonctionner dans celui de *dare* ; deuxièmement, *mando* et *credo* ont développé des modifications intensives avec le préverbe *com-* : *commendo* et *concredo*. Du point de vue de la théorie des lacunes, on pourrait se demander pourquoi, tandis que *mando* et *credo* développent des modifications intensives avec *com-* (*commendo* et *concredo*), *committo* et *permitto* n'en font pas de même⁵¹, circonstance que nous formalisons dans la figure 11.

Figure 11
Modifications intensives à partir des unités de base

BASE	<i>mando</i>	<i>credo</i>	<i>committo</i>	<i>permitto</i>
MODIFICATION INTENSIVE	<i>commendo</i>	<i>concredo</i>		

On dirait qu'il s'agit d'une espèce de blocage qui empêche qu'un modifié, même s'il s'est éloigné sémantiquement de sa base lexicale jusqu'au point de fonctionner déjà dans un autre champ sémantique, ne devienne à son tour la base d'une nouvelle série de modifications⁵². Il faut dire, nonobstant, que ce principe semble ineffectif quand la conscience du lien étymologique qui relie un modifié à sa base s'estompe ; c'est le cas, par exemple, de *polliceor*, modification de *liceor*, qui devient la base à son tour de *pollicitor* ; de *soluo*, modification présumée de *luo*⁵³, et base à son tour de *resoluo*, *dissoluo*, *persoluo*, *absoluo...*, et peut-être aussi de *promitto*, sur lequel on voit se développer au cours du latin un riche groupe lexématique (*adpromitto*, *compromitto*, *expromitto*, *repromitto*).

⁵⁰ Pour la valeur intensifiante de *com-* et *per-*, cf. B. GARCÍA-HERNÁNDEZ (1980 : 143-144 et 181-182). La valeur classématique intensifiante de *com-* se développe à partir de la notion de « concentration » et celle de *per-* à partir de la notion de « progression ».

⁵¹ Il est vrai que les possibilités théoriques de génération de **com-permitto* (cf. *com-promitto*) semblent être supérieures à celles de **com-committo*, où la répétition immédiate du même préverbe semble, au premier abord, interdite par une espèce de blocage. Mais rien n'aurait empêché le recours à un autre préverbe à valeur intensive (**per-committo*). D'autre part, le redoublement de **com-* n'est pas exclu tout à fait en latin, comme le prouvent, par exemple, les formations tardives *concoquito* et *concolligo* ; cf. aussi *concomitor*, dont la base lexicale *comitor* est un dénominateur de *comes*, bâti lui-même sur le préfixe sociatif **com-*.

⁵² A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2000).

⁵³ *Soluo*, selon l'étymologie la plus répandue, serait un modifié à préverbe séparatif (**so-luo*), dont le premier élément serait une variante de *se(d)-*, lui-même très peu productif : A. WALDE et J. B. HOFMANN (1982 II : 557) ; A. WALDE et J. POKORNY (1930 II : 407) ; M. LEUMANN (1977 : 559) ; A. ERNOUT et A. MEILLET (1985 : 634).

3.2 Lacunes matricielles et lacunes dans les champs sémantiques

Si nous passons maintenant aux lacunes matricielles, le tableau devenu célèbre du champ sémantique des animaux domestiques (G. MOUNIN 1965), que nous présentons dans une version simplifiée dans la figure 12, permet de se faire une idée de la portée et des limites de la recherche dans ce domaine.

Figure 12. Les animaux domestiques

	Cheval	âne	boeuf	chèvre	mouton	porc / cochon	chien	chat	poulet
Mâle reproducteur	étalon	âne	taureau	bouc	bélier	Verrat	chien	matou (chat)	coq
Mâle châtré	hongre		boeuf		mouton			(chat coupé)	chapon

On dirait qu'un système matriciel, avec sa corrélation de traits distinctifs, semble offrir un instrument commode et valable pour la détection de lacunes. Mais, si on regarde le tableau de plus près, on pourrait se demander, par exemple, si, étant donné le caractère négatif de la lacune

- on constate l'absence d'une chose qui devrait être présente -, on pourrait considérer comme lacune le manque d'un mot qui désigne, par exemple, le chien châtré, dont l'utilité pour l'homme est plutôt discutable.

Il faut préciser, en effet, qu'on critique parfois ce tableau, à tort, en se demandant ce qui arriverait si on y ajoutait, par exemple, le tigre, l'éléphant, ou l'écureuil, additions, bien sûr, dont l'effet immédiat serait la multiplication des lacunes au-delà du raisonnable.

Mais il me semble que cette extrapolation n'a pas beaucoup de sens, Georges MOUNIN ayant envisagé, précisément, le sub-système des animaux domestiques, et non pas les animaux non-domestiques, pour lesquels le trait /châtré/ n'est, en effet, nullement pertinent.

En tout cas, un peu de prudence s'impose. Premièrement, on ne doit pas parler de lacunes s'il s'agit de concepts lexicalement impossibles, ou de situations ou d'objets inexistantes. Et deuxièmement, les traits pertinents nous permettant d'identifier les lacunes présumées doivent être seulement ceux qui fonctionnent dans les lexèmes centraux d'un champ sémantique, et non dans sa périphérie⁵⁴.

⁵⁴ A. LEHRER (1970) ; H. GECKELER (2000 : 79).

Ceci dit, on peut examiner deux ou trois exemples du latin. Dans le champ sémantique des désignations de la femme par rapport à un terme complémentaire masculin (figure 13), marquées syntaxiquement par une construction au génitif, on verra bien que la proportion qui fait que si une femme est la fille de quelqu'un, c'est que celui-ci est son père, ou encore que si elle est sa soeur, c'est qu'il est son frère, etc., se brise, par exemple, quand on arrive à *concupina*. Si nous disons que l'affranchie Acté était la *concupina* de Néron, qu'est-ce que Néron était par rapport à elle? En voilà une lacune!

Figure 13
Les désignations de la femme par rapport à un homme

pater	frater	filius	uir	dominus	patronus	
filia	soror	mater	uxor	ancilla	liberta	concupina

Et si nous passons aux désignations de la femme par rapport à une autre femme (figure 14), nous trouvons une lacune de la même espèce quand on arrive à *paelex*⁵⁵.

Figure 14
Les désignations de la femme par rapport à une autre femme

mater	soror	auia	nouerca	socrus	domina	
filia	soror	neptis	priuigna	nurus	ancilla	paelex

Paelex désigne en latin archaïque et classique⁵⁶ une femme qui, sans être son épouse, maintient des rapports sexuels avec un homme qui est marié⁵⁷, mais non par rapport à celui-ci - elle serait alors considérée comme étant sa concubine -, mais par rapport à son

⁵⁵ Nous analysons cette lacune avec plus de détail dans A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2008). Il y en a, naturellement, d'autres. Voici, par exemple, l'inexistence d'un terme réciproque spécifique pour *amita* ou *matertera* (il faut employer des périphrases : *fratris filia*, *sororis filia*), et l'existence encombrante d'un seul terme pour exprimer les deux concepts réciproques *glos* et *iantrices* ; pour le cas de ces deux désignations de la belle-soeur, cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2008 : 79-81).

⁵⁶ Chez certains écrivains de la fin du II^e siècle ap. J.-C. *paelex* semble être usité déjà comme un synonyme de *concupina*, et le mot finit par signifier tout simplement « prostituée » ; cf. M. T. QUINTILLÀ ZANUY (2004).

⁵⁷ Cf. les explications de Paulus-Festus : *Antiqui proprie eam paelicem nominabant quae uxorem habenti nubebat* (248, 1) et d'Aulu-Gelle : *'Paelicem' autem appellatam probrosamque habitam, quae iuncta consuetaque esset cum eo in cuius manu mancipioque alia matrimonii causa foret...* (IV 3,3).

épouse⁵⁸. Junon, par exemple, considère Alcmène, à juste titre, comme étant sa *paelex*, et avec la même logique la malheureuse Philomèle, après avoir subi la violence sexuelle de son beau-frère, craint d’être maintenant la *paelex* de sa soeur Progné :

Ov., met. 6, 537:
Omnia turbasti : paelex ego facta sororis.

Pour en offrir seulement quelques exemples, la figure 15 montre qui est *paelex* par rapport à qui dans les *Métamorphoses*⁵⁹.

Figure 15. *Paelex* dans les *Métamorphoses*

	<i>paelex de</i>	<i>Métamorphoses</i>
Io	Junon	I 622, 726
Callisto	Junon	II 469, 508, 530
Europe	Junon	III 258
Leucothoé	Clytie	IV 235
une nymphe	une nymphe	IV 277
Sémele	Junon	IV 442, 547
Philomèle	Progné	VI, 537, 606
Egine	Junon	VII 524
Aura	Procris	VII 831
Iole	Déjanire	IX 144, 151
Myrrha	sa mère	X 347

Dans la plupart des cas, la *paelex* est une femme nouvelle qui vient mettre en cause la suprématie de l’épouse légitime. Les partenaires sexuelles de Jupiter (Io, Callisto, Europe, Sémele...) sont donc considérées comme les *paelices* de Junon, son épouse légitime, de la même façon que la belle captive Iole, qu’Hercule emmène à Trachis après la dernière de ses expéditions, est naturellement la *paelex* de

⁵⁸ C’est pour cela que, quand *concupina* est précisé par un génitif, celui-ci désigne l’homme avec lequel elle co-habite (*eri concubinast haec quidem!*, Plaut., *Mil.* 362). En revanche, le génitif avec *paelex* désigne l’épouse de celui-ci (*paelex ego facta sororis*, Ov., met. 6, 537).

⁵⁹ Dans A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2008), nous avons considéré tous les emplois de *paelex* jusqu’au II^e siècle ap. J.-C. (132 occurrences), et les données de ce tableau sont, à cet égard, tout à fait extrapolables.

son épouse, Déjanire ; Aura, la brise, invoquée par le chasseur Céphale au plus chaud du jour comme si c'était une femme désirable, n'est également pour Procris, l'épouse jalouse de Céphale, qu'une *paelex*, et même Myrrha, qui séduit son père sans lui révéler son identité, est considérée de ce fait comme la *paelex* de sa mère. Mais, comment qualifier Junon ou Progné par rapport à leurs *paelices*? On ne peut pas répondre *riuales*, parce que ce mot en latin archaïque et classique ne s'applique qu'à des personnes du sexe masculin⁶⁰, tout comme si dans l'ordre patriarcal l'homme était le seul à pouvoir choisir, demander ou prendre ses partenaires. En voilà, donc, une autre lacune!

Passons maintenant à l'analyse des lacunes dans le domaine de l'antonymie.

3.3 Lacunes dans le domaine de l'antonymie

L'antonymie, comme l'a souligné H. GECKELER dans son article programmatique de 1983, joue un rôle fondamental dans la structure lexicale des langues⁶¹, surtout dans le domaine de l'adjectif. On pourrait donc s'attendre à trouver une grande régularité dans les relations d'antonymie dans cette catégorie, mais, en fait, la situation n'est pas toujours aussi simple.

Premièrement, beaucoup d'adjectifs secondaires n'ont pas d'antonyme, ce qui est aussi de règle pour les adjectifs qui désignent des défauts physiques. En latin, par exemple, une série d'adjectifs qui dénotent la folie se forme avec une base *mens* à laquelle on ajoute un préfixe séparatif (*demens*, *amens*, *uemens*), mais ils n'ont pas d'antonymes proportionnels, à la différence, par exemple, de ce qui arrive avec le couple *discors* et *concors*.

Ensuite, certains adjectifs ont des antonymes formés à l'aide de préfixes privatifs, tandis que d'autres n'en admettent pas, même dans des cas où l'existence d'antonymes primaires prouve qu'il n'y a pas d'incompatibilité sémantique pour admettre des antonymes : *important*, par exemple, admet un antonyme primaire *insignifiant*, mais n'admet pas l'antonyme à préfixe privatif **inimportant* ; en latin, nous avons, par exemple, *indocilis* en face de *docilis*, *infirmus* en face de *firmus*, *indolens* en face de *dolens*..., mais on ne trouve pas, par exemple, **inbreuis*, **inclamans*... Il y a même des adjectifs à préfixe négatif dont la base lexicale n'est pas attestée ; c'est le cas de l'allemand *unermüdlich* ou du français *irrésistible*. Les exemples sont aussi très nombreux en latin : *infandus*,

⁶⁰ Dans le corpus que nous avons analysé, il y en a 29 occurrences, et le mot n'est employé que pour les mâles, à une exception près, à propos de courtisanes : *Effuge riualem ! uinces, dum sola tenebis* (Ov., *ars* 3, 563) ; cf. A. MARTÍN RODRÍGUEZ (2008 : 76 n. 26 et 81 n. 34).

⁶¹ Pour le latin, cf. surtout C. MOUSSY (1996) et (1998).

*informis, infans...*⁶².

L'antonymie a moins d'importance dans la structuration du lexique nominal et verbal. Ce sont en effet l'hyponymie et l'hyperonymie, plutôt que l'antonymie, qui dominent la structuration du lexique dans le domaine du substantif⁶³. Dans le domaine du verbe, et surtout dans le cas du latin, le phénomène antonymique le plus intéressant est peut-être celui de la « récursivité », dont l'instrument privilégié est le préverbe *de-*⁶⁴. Nous avons ainsi des paires telles que

tego (« couvrir ») / *detego* (« découvrir »)
uelo (« voiler ») / *deuelo* (« dévoiler »)
disco (« apprendre ») / *dedisco* (« oublier ce qu'on a appris »),

mais aussi des lacunes, puisque nous n'avons pas, en parallèle avec *disco* / *dedisco*, une paire *scio* / **descio*, dans le sens de « oublier ce que l'on sait ».

3.4 D'autres lignes de recherche complémentaires

Pour conclure, il faut rappeler que la détection et l'étude systématique des lacunes doivent être accompagnées, ou suivies, d'une analyse de leurs causes et de la façon dont les usagers de la langue réussissent à minimiser cet obstacle pour la communication.

En ce qui concerne les causes, dans les domaines lexicaux les plus proches de la morphologie, ce sont les contraintes sémantiques, ou des phénomènes de supplétisme liés normalement à des raisons d'ordre diachronique, qui s'imposent ; dans les domaines les plus proches de la réalité dénotée, les conditionnements socioculturels semblent avoir un rôle essentiel⁶⁵. Quant aux procédés des usagers pour suppléer les carences communicatives provoquées par les lacunes, il faut tenir compte des postulats de la psycho-linguistique⁶⁶.

⁶² Cf. des exemples latins dans C. MOUSSY (1998 : 110-111). Il se peut même que la base lexicale existe, mais que les deux termes ne soient pas alors des antonymes : *indifférent*, en effet, n'est pas l'antonyme de *différent*, de même que, *inoffensif* n'est pas l'antonyme de *offensif* ; cf. C. MOUSSY (1998 : 111), qui ajoute : « On constate ainsi que l'opposition d'ordre morphologique peut ne pas s'accompagner d'une opposition sémantique. »

⁶³ Il y a, quand même, des exemples de lacunes très nets. Dans le sens de « reconnaissance », *gratia*, par exemple, n'a eu longtemps pour antonyme que le syntagme *ingratus animus*, qui désignait l'ingratitude (MOUSSY 1996 : 475). En revanche, lorsque ce même substantif signifie « faveur, bienveillance », son antonyme est *invidia* « la malveillance » ; cf. C. MOUSSY (1998 : 112).

⁶⁴ Concurrencé, avec cette valeur, par *re-* ; cf. C. MOUSSY (1996 : 483).

⁶⁵ Cf., par exemple, R. POSNER (1981) et J. J. SABRSULA (1981).

⁶⁶ A. LEHRER (1970 : 261).

4. CONCLUSION

Nous n'avons pas essayé de développer un panorama exhaustif de la théorie des lacunes lexicales et de toutes les possibilités de recherche qu'elle ouvre, mais nous nous sommes contenté, plus modestement, d'offrir des exemples d'une méthode d'analyse linguistique dont les latinistes, jusqu'à présent, ne semblent pas avoir tiré tout le parti désirable.

RÉFÉRENCES

AXELSON, Bertil, 1948, "Die Synonymen *adulescens* und *iuvenis*", in: *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à J. Marouzeau par ses collègues et élèves étrangers*, Paris, Les Belles Lettres, 7-17.

BRACHET, Jean-Paul, 2003, "Normalisations morphophonologiques dans la flexion des adjectifs latins et dans leurs dérivés", *Latomus*, 62,2, 261- 274.

COSERIU, Eugenio, 1981 [1966¹], "Introducción al estudio estructural del léxico", in : *Principios de semántica estructural*, versión española de M. Martínez Hernández, revisada por el autor, segunda edición, Madrid, Gredos, 87-142.

COSERIU, Eugenio, 1986 [1973¹], *Lecciones de lingüística general*, versión española de J. M^a Azáqueta y García de Albéniz, revisada y, en parte, reelaborada por el autor, Madrid, Gredos.

DE DARDEL, Robert, 1977, "Réflexions sur les lacunes lexicales d'origine socio-culturelle", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 31, 63-78.

DUCHÁČEK, Otto, 1968, "Les lacunes dans la structure du lexique", in : H. Stimm & J. Wilhelm (éds.), *Verba et Vocabula. Ernst Gamillscheg zum 80. Geburtstag*, Munich, Wilhelm Fink, 169-175.

ERNOUT, Alfred, 1970 [1936¹], *Plaute*, tome IV, sixième tirage, Paris, Les Belles Lettres.

ERNOUT, Alfred, 1974 [1953¹], *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck.

ERNOUT, Alfred & MEILLET, Antoine, 1985 [1932¹], *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, quatrième édition, quatrième tirage, Paris, Klincksieck, 1985.

FLOBERT, Pierre, 1975, *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, Les Belles Lettres.

GARCÍA-HERNÁNDEZ, Benjamín, 1980, *Semántica estructural y lexemática del verbo*, Reus, Ediciones Avesta.

GECKELER, Horst, 1974, "Le problème des lacunes linguistiques", *Cahiers de Lexicologie*, 25, 31-45.

GECKELER, Horst, 1983, "Observations sur l'absence de l'antonymie dans certaines sections du lexique", *Quaderni di Semantica*, 4, 98-106.

GECKELER, Horst, 1985, "Nouveaux regards sur les lacunes lexicales", in: G. Ducos & S. Stati (éds.), *Actes du XIe Colloque International de Linguistique Fonctionnelle*, Padoue, CLESP, 248-252.

GECKELER, Horst, 2000, "Acerca del problema de las lagunas léxicas", in: M. Martínez Hernández (éd.), *Cien años de investigación semántica: de Michel Bréal a la actualidad*, Madrid, Ediciones Clásicas, 65-82.

HELLEGOUARC'H, Joseph, 1998, "Sur le sens et l'emploi du vocabulaire politique chez Eutrope", in: B. Bureau & Ch. Nicolas (éds.), *Moussyllanea. Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Claude Moussy*, Louvain-Paris, Peeters, 371-377.

LAFAYE, Georges, 1972 [1930¹], *Ovide. Les Métamorphoses*, Paris, Les Belles Lettres.

LEHRER, Adrienne, 1970, "Notes on lexical gaps", *Journal of Linguistics* 6, 257-261.

LEUMANN, Manu, 1977 [1926¹], *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Neuausgabe, Munich, Beck.

LIPKA, Leonhard, 1968, "Kugelsicher - à l'épreuve des balles. Ein Lücke im Wortbildungssystem des Französischen", in: H. E. Brekle & L. Lipka (éds.), *Wortbildung. Syntax und Morphologie. Fest. zum 60. Geburtstag von Hans Marchand am 1 Oktober 1967*, La Haye-Paris, Mouton, 127-143.

MAROUZEAU, Jules, 1963, [1950¹], *Aspects du français*, Paris, Masson.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio María, 1995: "*Aliquem aliqua re donare y aliquid alicui donare*. Cuestiones de sintaxis, semántica y pragmática", in: E. Torrego et al. (éds.), *Sintaxis del dativo latino*, Barcelona, Universitat de Barcelona-Universidad Autónoma de Madrid, 75-92.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 1996a, "Verbes à double régime et

contraintes de genre littéraire. Aperçu diachronique sur *donare*", in: A. Bammesberger & F. Heberlein (éds.), *Akten des VIII. Internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik*, Heidelberg, Winter, 213-221.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 1996b, "Le fonctionnement des *uerba promittendi* dans le champ sémantique de 'donner'", in : H. Rosén (éd.), *Aspects of Latin. Papers from the 7th international Colloquium on Latin Linguistics*, Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 653-663.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 1999, *Los verbos de dar en latín arcaico y clásico. Análisis estructural de un campo semántico*, Las Palmas de Gran Canaria, P.U. de Las Palmas de Gran Canaria.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 2000, "La modificación. Problemas teórico- prácticos", in: M. Martínez Hernández (éd.), *Cien años de Investigación semántica: de Michel Bréal a la actualidad*, Madrid, Ediciones Clásicas, 1645-1659.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 2001, "Les noms de la femme en latin: essai d'analyse structurale", in : C. Moussy (éd.), *De Lingua Latina Novae Quaestiones. Actes du Xe Colloque International de Linguistique Latine*, Louvain-Paris, Peeters, 847-858.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 2005, "Lagunas léxicas en latín", in : G. Calboli (éd.), *Papers on Grammar IX 1*, Rome, Herder, 337-346.

MARTÍN RODRÍGUEZ, Antonio M., 2008, "Lacunes lexicales dans le champ sémantique de la femme en latin", in : G. Vire (éd.), *Autour du lexique latin. Communications faites lors du XIII^e Colloque international de Linguistique latine, Bruxelles, 4-9 avril 2005*, Bruxelles, Éditions Latomus, 71-83.

MARXGUT, Werner, 1991, "Au sujet des lacunes des champs lexicaux", *Revue de Linguistique Romane* 55, 301-317.

MEILLET, Antoine, 1925, *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo, H. Aschehoug.

MOUNIN, Georges, 1965, "Un champ sémantique: la dénomination des animaux domestiques", *La Linguistique*, 1, 31-54.

MOUSSY, Claude, 1996, "Les problèmes de l'antonymie en latin", in: A. Bammesberger & F. Heberlein (éds.), *Akten des VIII. internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik*, Heidelberg, Winter, 473-486.

MOUSSY, Claude, 1998, "L'antonymie lexicale en latin", in : M. Fruyt &

P. Valentin (éds.), *Lexique et cognition*, Paris, PUPS, 109-120.

PEETERS, Bert, 1985, "A propos des cases vides", in : G. Ducos & S. Stati (éds.), *Actes du XI^e Colloque International de Linguistique Fonctionnelle*, Padoue, CLESP, 252-254.

PONCELET, Roland, 1957, *Cicéron, traducteur de Platon. L'expression de la pensée complexe en latin classique*, Paris, Boccard.

POSNER, Rebecca, 1981, "Lexical gaps and how to plug them", in: T.E. Hope et al. (éds.), *Language, Meaning and Style. Essays in Memory of S. Ullmann*, Leeds, University of Leeds Press, 117-135.

QUELLET, Henri, 1991, "Les dérivés latins en *-tudo*. Étude lexicographique et statistique", *Museum Helveticum*, 48, 281-296.

QUINTILLÀ ZANUJ, María Teresa, 2004, "La interdicción lingüística en las denominaciones latinas para 'prostituta'", *Revue des Etudes latines*, 4, 103-124.

SABRSULA, Jan 1981, "Les 'lacunes' dans la langue et dans la parole", dans : H. Geckeler et al. (éds.), *Logos semantikos. Studia in honorem E. Coseriu*, Madrid-Berlin-N.York, Gredos-De Gruyter, vol. III, 137-145.

SBLENDORIO CUGUSI, Maria Teresa, 1991, *I sostantivi latini in -tudo*, Bologne, Pàtron.

TRIER, Jost, 1931, *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes*, Heidelberg, Winter.

WALDE, Alois & HOFMANN, Johann Baptist 1982 [1822¹], *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, fünfte, unveränderte Auflage, Heidelberg, Winter.

WALDE, Alois & POKORNY, Julius 1930 [1925¹], *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, Berlin-Leipzig, De Gruyter.

ZIMMER, Rudolph, 1977, "Contribution à la théorie des lacunes linguistiques", *Folia Linguistica* 11, 1-12.